

Georges Marbeck

# L'Orgie

*Voie du sacré, fait du prince,  
instinct de fête*

ROBERT  
LAFFONT

L'ORGIE

8° R  
110292

DU MÊME AUTEUR  
*chez le même éditeur*

HAUTEFAYE, l'Année terrible, 1982

160 9074

824

39

GEORGES/MARBECK

# L'ORGIE

*Voie du sacré, fait du prince, instinct de fête*



ROBERT LAFFONT

# L'ORGE

Couverture : Rubens, *L'Offrande à Vénus* (détail).

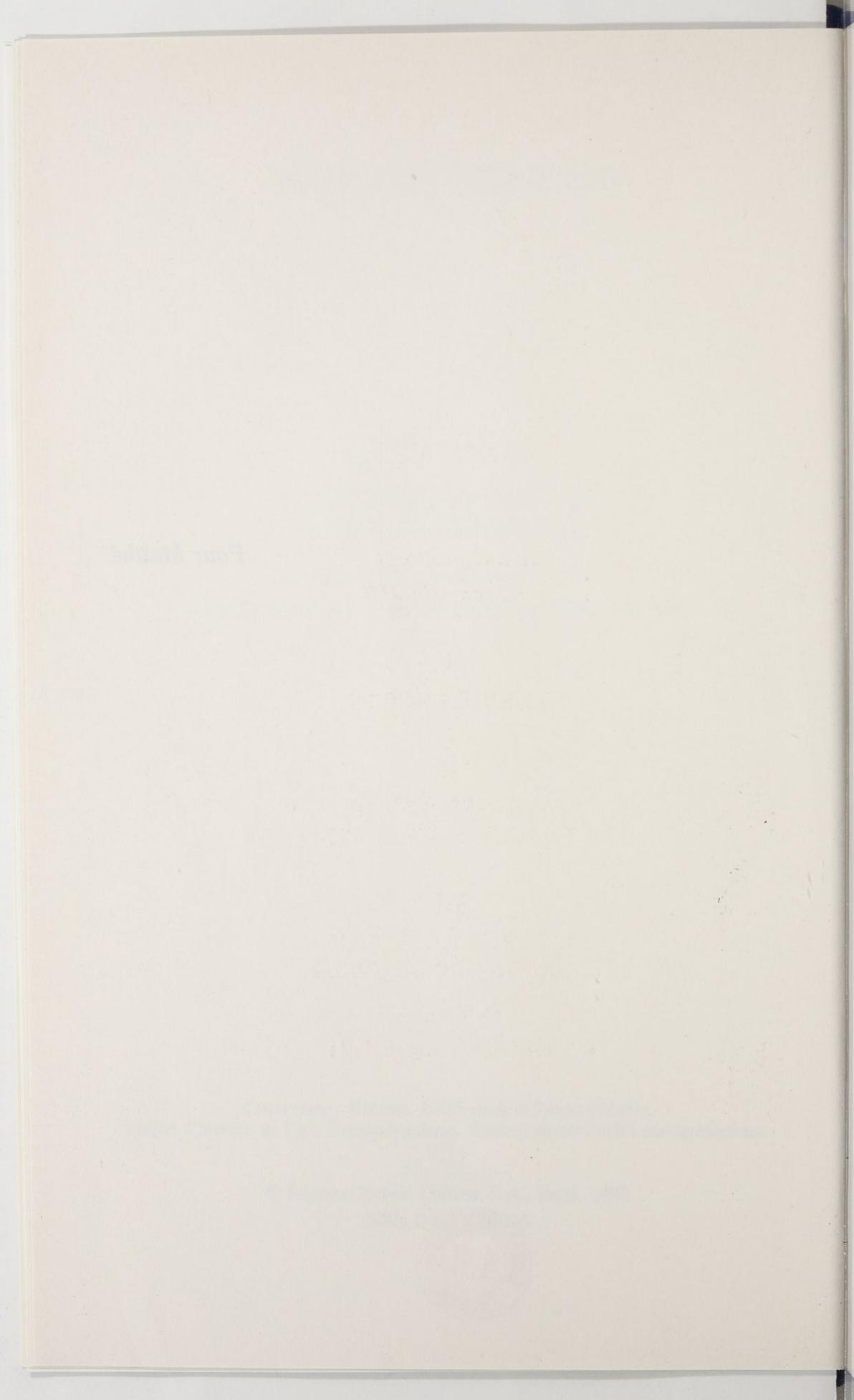
Musée d'histoire de l'art, Gemaeldegalerie, Vienne ; photo Erich Lessing/Magnum.

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1993

ISBN 2-221-05482-6



*Pour Maïthé*



## SOMMAIRE

*Avant-propos*/11

*Présentation*/13

### I

TURBULENCE/33

### II

IVRESSE DIVINE  
FUREUR SACRÉE/123

### III

LICENCE DU PRINCE  
LUXURES DE COUR/227

*Index*/405

*Table des matières*/421

## СУДАММОС

І Підсумковий  
Оглядовий

ВІДЕОВІДЕО

ВІДЕО ВІДЕО  
І СЕРВІСА ТВОРІВ

ІІІ  
ВІДЕО ВІДЕО  
І СЕРВІСА ТВОРІВ  
ІІІ  
ІІІ

## AVANT-PROPOS

Lorsque j'ai commencé cet écrit, mon intention était de composer une sorte de panorama aussi large que possible des formes d'expression de l'orgie, ou plutôt de la pulsion d'orgie, en essayant de mettre en évidence le rôle que joue cette *part furieuse* de nous-même dans les grands pans d'accomplissement du devenir humain : le sacré, l'art, le pouvoir, la révolte, l'histoire, la fête, la vitalité des individus, des sociétés et des mondes...

Bien des choses ont déjà été dites et théorisées dans ce sens. Tout un courant de pensée philosophique et sociologique s'est développé, ces dernières décennies, qui a porté son attention sur l'effet déterminant du facteur orgiaque dans la dynamique des relations humaines, l'esprit de communauté, les passions collectives, l'attraction sociale, l'*être ensemble*, l'affirmation partagée d'une espérance... dont l'orgie réellement vécue ou symboliquement réalisée fait figure d'*optima ratio*.

N'étant ni philosophe de métier ni sociologue de profession, mon propos n'était pas de soutenir une thèse, mais plus simplement d'explorer quelques-uns des grands « champs de manœuvre » de l'orgie, en prenant le parti de montrer plus que de démontrer, même si je m'amuse parfois à faire le contraire. En somme une navigation à vue pour en rapporter des images, des impressions, des observations, des conjectures...

Mais c'était compter sans l'immensité des espaces à parcourir ! Embarqué avec une douce inconscience sur les « éléments démontés » du sujet, entraîné toujours plus loin que voulu par des courants et des tourbillons, je me suis vu plus d'une fois en naufragé volontaire me demandant, un doigt mouillé levé au ciel : d'où vient le vent ? où va le livre ?

Autant dire qu'il m'a fallu en rabattre sur mes ambitions initiales,

sous peine de sombrer dans les dangereux abus de l'écriture dont Flaubert dit, en connaisseur, qu'elle est une « orgie perpétuelle »... Après les pages de turbulences, j'ai donc choisi, pour la suite, de limiter mes incursions à deux grands courants de manifestation des phénomènes orgiaques dont on peut observer le déploiement à travers toute l'histoire de l'humanité : celui de l'expérience religieuse, celui de l'exercice du pouvoir. L'orgie comme voie d'accès au sacré, l'orgie comme révélateur du désir de toute-puissance des princes. En fait, un courant ascendant, celui de l'ivresse divine ; et un courant descendant, celui de la débauche de droit divin. Avec de l'un à l'autre un même mode de consommation de l'énergie orgiaque : la fête, la fête poussée à son acmé.

Tel qu'il est, cet ouvrage n'est qu'un mince archipel du continent que je projetais de visiter. Mais il se trouvera bien d'autres navigateurs fous pour aller y tremper leur plume.

G. M.

Orgie... C'est fatal, les malentendus commencent avec le mot lui-même. Un mot qu'on se devrait de tenir à l'écart de tout usage profane, n'énoncer qu'à voix basse sous ombre de mystère, ou hurler comme un cri au plus fort de la transe. Musique ! Musique trop immensément nocturne pour se commettre avec la prose du jour, les à-peu-près du langage. Elle nous dit l'indicible de ces moments *perdus* où tout l'être bascule dans le tremblement sans limite des forces paniques qui nous habitent, nous agissent, tous sans distinction, s'arrachent notre chair de la naissance à la mort, derrière les paravents du quant-à-soi, les trompe-l'œil de l'existence convenue. *Allegro furioso* pour le réveil des faunes !

Orgie... « Partie de débauche où les excès de table et de boisson s'accompagnent de plaisirs grossièrement licencieux. » Voilà, tout platement résumée sous la caution du Petit Robert, l'opinion qui prévaut à l'aube du III<sup>e</sup> millénaire quand on lâche par mégarde le mot orgie : la grande bouffe et la grosse baise. Caligula version sex-shop. Rabelais chez les beaufs. Envoyez la sciure ! Orgie = cuite + partouse. Equation classée X, gueule de bois garantie, déchéance assurée, sida en prime. La mort, la mort, mes frères ! Ah, les Romains ! S'ils avaient su se tenir, on parlerait latin de Washington à Samarkand. Et Babylone ! Et Sodome ! Et Sybaris ! Et Capoue ! Et Byzance ! englouties, rayées des cartes, ruines, perdition, décadence...

Qu'il y ait vapeur d'orgie dans les vomissements du samedi soir, la mangeaille de Nouvel An, les parties de cul mondaines ou suburbaines, les beuveries de permissionnaires, la déglingue des hooligans... sans nul doute, mais ni plus ni moins que dans la ferveur exacerbée de la Semaine Sainte à Séville, les fêtes galantes au siècle de Watteau, la furia de carnaval, une belle mêlée de rugby, une performance de rock

star, une immense émotion collective style Libération de Paris, Woodstock, funérailles d'Oum Kalsoum, Berlin à mur ouvert, Marseille « en feu » pour la Coupe... Pour ne parler que d'effets particulièrement voyants du phénomène.

Réduire l'orgie à ses dehors « grossièrement licencieux » ou supposés tels, la définir au jugé d'un a priori moral, c'est la prendre pour sa caricature, sa velléité la plus sommaire, la confondre avec l'ordinaire du déroulement, véhicule de la désespérance de vies sans horizon, d'existences lacunaires. C'est surtout méconnaître ou occulter la portée fondamentale, universelle, immémoriale, du tremblement orgiaque, son coefficient d'immanence à l'œuvre dans le corps sensible de toute communauté humaine, c'est éluder le rôle moteur qu'il joue à toutes les époques, sous tous les climats, dans la dynamique des émotions collectives, l'accomplissement des croyances et des rites, le tonus passionnel des sociétés, l'affirmation de la souveraineté des princes et des peuples, le devenir des individus et des mondes...

Innombrables, les formes de l'orgie, et qui ne relèvent en rien d'une quelconque échelle des valeurs ou des normes. Infinie, la diversité des apparences, des ruses, des masques, des artifices, des *machines d'apparition* dont use la pulsion orgiaque pour se manifester à nous, en nous, à travers nous, depuis la nuit des temps. Et c'est bien là ce qui fait toute l'ampleur, tout le foisonnant, tout l'intraitable du sujet. On est loin du petit minimum que lui concède le dictionnaire portatif cité plus haut.

Cette ampleur du sujet n'est pas vraiment une découverte. Pensateurs, romanciers, philosophes, utopistes, sociologues y ont abondamment puisé matière à développements, à fantasmes, à systèmes. Mais la question de l'orgie n'est pas de celles qui se laissent épuiser à coups de spéculations ou de concepts. Elle glisse entre les mailles du discours, insaisissable objet de notre soif d'exister, élément incapturable, éternellement fuyant, sans cesse résurgent de notre appétit d'être et de devenir.

Il y a dans l'orgie, comme dans la beauté, la terreur, le sacré, le pouvoir, la violence, l'amour fou, quelque chose qui nous agit, nous agite, nous transporte, nous égare, mais aussi nous *régénère*, nous, nos rêves, nos croyances, notre histoire, avec ses flux, ses explosions, ses déprimes, ses horreurs, ses renouveaux, ses espérances, son gaspillage effréné d'énergie...

Dans un essai peu réjouissant sur les « phénomènes extrêmes » de notre actualité, Jean Baudrillard caractérise en ces termes le climat des avant-dernières décennies de cette fin de siècle : « libération politique, libération sexuelle, libération de la femme, de l'enfant, des pulsions

inconscientes, libération de l'homme. Assomption de tous les modèles de représentation, de tous les modèles d'antreprésentation. Ce fut l'orgie totale, de réel, de rationnel, de sexuel, de critique, d'anticritique, de croissance. Nous avons parcouru tous les chemins de la production, de la surproduction virtuelle d'objets, de signes, de messages, d'idéologies, de plaisirs... » (J. Baudrillard, *la Transparence du mal*).

Et le méphistophélique doctor, humant les virus du temps, sort de sa boîte à malice le point d'interrogation qui fait bip : « Aujourd'hui tout est libéré, les jeux sont faits et nous nous retrouvons collectivement devant la question cruciale : QUE FAIRE APRÈS L'ORGIE ? »

Assurément, il y eut grand vent d'orgie dans les années cool, les années pop, les années hip, les années sexe, les années psy... Orgie militante, héroïque, « Allons-z'enfants » de l'Occident extrême en rupture d'idéal standard, et qui paraît à peine croyable par les temps qui courent. Epopée, légende, *paradise now* du futur antérieur en mémoire dans notre présent décomposé. Le vent a tourné... Mais ce n'est évidemment pas pour autant que tout est libéré. Pas plus aujourd'hui qu'avant-hier ou après-demain. Les jeux ne sont jamais faits que pour un tour. Une partie s'achève. En piste pour la prochaine ! Le jeu continue, les « rien-ne-va-plus » se suivent et ne se ressemblent pas. Les siècles n'en finissent pas de finir. Les millénaires non plus. C'est toujours dans les moments d'effervescentes confusions que se dessinent les linéaments des temps nouveaux. Même si nous savons bien que les « lendemains qui chantent » seront toujours suivis de surlendemains qui déchantent et que tout ou presque tout sera toujours à recommencer.

Orgiaque, notre époque ne l'est pas moins que les antécédentes ; simplement l'effet se fait sentir ailleurs, autrement. *Orgia electronica, mediatica, mimetica...* Robotique des clowns, bacchanale des clones, partouse digitale, frénésie cathodique, logiciels d'extase pour un monde emballé sous vide, lyophilisé, aseptique, programmable à merci. Tapez, zappez quoi vous voulez : ASTRO+, QX, PIE JESU, SOS FEELING, DOW JONES, MADONNA... Le serveur a réponse à tout. Ecran total. Faites vos jeux !

La partie, là encore, n'aura qu'un temps. Car il faudra bien en repasser un jour ou l'autre par *l'intraitable* des choses et des êtres. Force, prégnance *immédiatique* du réel qui n'impressionne pas la pellicule mais crève les écrans, brouille les programmes, casse les « looks ». On se blase de tout, même du vide. Voyez ce cosmonaute, conquérant de l'espace, fouleur de poudre lunaire : retour sur terre, il sombre dans l'alcool, le sexe, la dope. Fiesta non stop ! Naufragé volontaire, perdu pour la NASA, rescapé de l'apesanteur cherchant le poids de son être

dans les dissipations ultra-terrestres, l'ivresse, les secousses de la chair, les dérives de l'imaginaire, l'errance... la vie en un mot, avec sa fraction irréductible de chaos.

L'orgie, l'orgiaque, ce dérèglement joyeux ou pathétique de tous les sens, n'est-ce pas l'émergence de ce pouvoir absolu de *résistance* qui est en chacun de nous, résistance à l'arbitraire des conditions, des rôles, des injonctions, des choix programmés, des egos en prêt-à-porter, des identités gonflables qui définissent notre assujettissement aux contingences du temps et du monde ? Résistance du potentiel de l'être au circonstanciel du sujet. Résistance de l'infini du vivant au fini de l'existence, paramètre réfractaire, hors champ, inclonable de l'humain ? Frémissement de notre appartenance au continuum de la vie et de la matière.

Quelle que soit la fabuleuse précision de nos sondes, lasers, scanners et autres cyclotrons, cet élément incaptable gardera à jamais son iota de mystère, « objet indicible », comme ceux que transportaient dans des corbeilles voilées les prêtresses de Bacchus, objets que l'on désignait précisément dans la Grèce ancienne du nom d'*orgia*. Et pourtant, ce mystère, nous savons tous confusément ce qu'il est, parce que nous l'éprouvons au plus vif de nous-même. Il nous trouble, nous fascine, nous enchanter, nous terrifie. Puissance obscure, indivise, étrange, qui nous *relie* charnellement au cosmos, aux enfers, au fleuve, à l'arbre, à l'oiseau, aux uns et aux autres. Force d'attraction universelle, religieuse au sens radical du terme, Eros générateur d'un sentiment d'infini que l'on retrouve à l'œuvre d'une manière ou d'une autre dans tous les domaines d'expression du sensible : ce qui s'actualise en nous dans la véhémence de l'orgie comme dans l'explosion végétale au printemps ou la danse des lucioles dans la nuit tropicale, c'est la folle exubérance du vivant dont nous ne sommes qu'une figure obstinée et passagère. Comme le bourdonne une chansonnette anonyme du XVIII<sup>e</sup> siècle, sur l'air de *Que ne suis-je une fougère* :

*Les vents baissent les nuages,  
 Les zéphyrs baissent les fleurs,  
 Les eaux baissent les rivages,  
 Les amours baissent les cœurs.  
 Tout baise dans la nature,  
 Que n'en faisons-nous autant!  
 Baisons-nous donc sans mesure  
 Et chacun sera content.*

Orgie!... le fait est que ce qu'on brade ordinairement sous cette appellation n'a pas grand-chose à voir avec l'idée que l'on peut se faire des grandes flambées d'effusion collective auxquelles donnait lieu la célébration des cultes orgiastiques de l'Antiquité, au temps où le beau mot *orgia*, nécessairement pluriel, connotait cet état contagieux d'euphorie dévorante, d'exaltation surhumaine, de *fureur sacrée* qui s'emparait des cortèges d'initiés dont les faunes dansant, les satyres en rut, les bacchantes en folie, les nymphes en émoi, si continûment représentés depuis des millénaires dans nos bas-reliefs, nos peintures, nos tapisseries, nos pendules, nos fontaines, sont encore pour nous les figures emblématiques singulièrement vivaces de ce fameux *enthousiasme païen* qui n'en finit pas de nous faire signe. Pas grand-chose à voir non plus, ce que l'on qualifie hâtivement d'orgie, avec ces flamboyantes échappées de communion passionnelle qu'il peut nous être donné de vivre au hasard des conjonctions stellaires ou entre les lignes d'un quotidien bas de gamme. Et qui ont pour vertu de nous alléger, oui de nous alléger de tout ce qui plombe utilement ou inutilement nos existences, d'effacer ce qui nous divise, de faire de notre être ce pur courant d'ascendance qui ne demande rien d'autre que ce qu'il éprouve d'immense ou de furieux dans le miracle de l'instant.

Injure du temps, érosion sémantique, dérive des continents... le fossé s'est creusé entre le terme et ce qu'il désignait à l'âge d'or des Bacchanales. Autant le galop des satyres, le cri des bacchantes, le soupir des nymphes, le rire fracassant du génie de bombance et d'ivresse ont toujours le pouvoir de nous faire dresser l'oreille, autant le sens de l'orgie auquel tout ce remue-ménage nous renvoie organiquement s'est dégradé, avachi. *Orgia*, orgie, du **a** au **e**, du pluriel au singulier, le feu s'est éteint. Vieille lune ! Gravats de l'histoire ! La pastorale chrétienne, le moralisme bourgeois, le positivisme aveugle, l'individualisme bêlant, le productivisme force-né, l'obsession normalisatrice, le prêt-à-penser, la vie en kit... sont passés par là. Refoulées ! dans les poubelles du péché, de l'infamie, du satanisme, évacuées dans les catégories du vice, de la perversion, de l'impensable, du folklore, ces monstrueuses joyeusetés, ces pratiques insanes de haute et divine convivialité.

Toutes les définitions encyclopédiques de l'orgie ne sont certes pas aussi sanglées que celle du Petit Robert. Il en est même qui pincent la bonne corde. Le *Dictionnaire de la conversation* publié sous Louis-Philippe, par exemple, nous la joue romantique et sombre : « L'orgie, cette surexcitation inexprimable, indicible, a son éclat, son apogée ; elle danse des danses sans nom, elle chante avec des sons qui ne ressemblent

plus à la voix humaine, elle pleure, elle rit, elle casse, elle brise, puis elle s'affaisse sur elle-même, et s'endort, abrutie, inerte... »

Indiscutablement, le rédacteur anonyme a flairé juste quand il parle d'*indicible* et d'*éclat*, même s'il s'empresse en consciencieux moraliste, dresseur d'épouvantails, de rabattre l'orgie sur son versant inéluctablement mortifère : « Après le plaisir, la peine, si toutefois l'orgie peut être considérée comme un plaisir; l'abattement, la fatigue, le malaise viennent le lendemain faire sentir à celui qui s'est livré à cet oubli de soi-même qu'on appelle l'orgie que ce n'est pas impunément qu'on lui sacrifie ; quant à celui qui en fait une habitude, le dépérissement de sa santé, l'abrutissement de son esprit l'avertissent que s'il continue à consumer ses veilles dans les surexcitations de l'orgie, il n'a guère de temps à vivre ! » Nous voilà prévenus : l'orgie finit toujours par tuer son homme aussi sûrement que la masturbation rend sourd et hydrocéphale !...

Que le sentiment de la mort ait sa part dans la surexcitation de l'orgie, cet *oubli de soi-même*, sans nul doute. C'en est même un ressort, et qui génère un surcroît d'énergie vitale, comme le danger en est un pour l'explorateur, le cap-hornier ou l'alpiniste, qui le pousse à se surpasser dans l'exploit. Qu'il y ait des glissements morbides, des dérives suicidaires de l'orgie : ni plus ni moins que dans n'importe quelle forme de l'aventure des extrêmes, laquelle suppose nécessairement que l'on prenne des risques.

Ces risques n'étaient pas pour effrayer Alfred de Musset qui nous a laissé, à la même époque, dans *La Confession d'un enfant du siècle*, une vision pour le moins héroïque des débordements orgiaques dans le registre de la dissipation. « L'apprentissage de la débauche, écrit-il, ressemble à un vertige : on y ressent d'abord je ne sais quelle terreur mêlée de volupté, comme sur une tour élevée. Tandis que le libertinage hon-teux et secret avilit l'homme le plus noble, dans le désordre franc et hardi, dans ce que l'on peut nommer la débauche en plein air, il y a quelque grandeur, même pour le plus dépravé. Celui qui, à la nuit tombée, s'en va le manteau sur le nez salir incognito sa vie et secouer clandestinement l'hypocrisie de la journée ressemble à un Italien qui frappe son ennemi par-derrière, n'osant le provoquer en duel. Il y a de l'assassinat dans le coin des bornes et dans l'attente de la nuit; au lieu que dans le coureur des orgies bruyantes, on croirait presque à un guerrier; c'est quelque chose qui sent le combat, une apparence de lutte superbe; "tout le monde le fait et s'en cache; fais-le et ne t'en cache pas". Ainsi parle l'orgueil, et, une fois cette cuirasse endossée, voilà le soleil qui reluit. »

Le bouillant Alfred parlait en connaisseur si l'on en croit les hauts bruits de ses exploits qui ont couru dans le landerneau littéraire de son temps. Et ce n'est pas sans motif qu'on lui attribua la paternité du célèbre *Gamiani, ou deux nuits d'excès* paru en 1833 à Bruxelles et qui circula activement sous les redingotes de nos chers romantiques et les manchons de leurs égéries. Entre autres moments de fureur charnelle, l'auteur nous campe une « prise d'orgie » fiévreuse sur le versant féminin pluriel du désir qui a toujours le don d'affoler le masculin singulier. La scène se passe dans un couvent bruissant de jeunes nonnes aux ardeurs insatiables. A minuit, toutes « vêtues d'une simple tunique noire », elles s'assemblent pour d'étranges dévotions, autour d'une table abondamment garnie. Après les mets exquis et les vins chauds, « enlevés avec un appétit dévorant », on passe aux choses sérieuses. « Les vapeurs bachiques, les apprêts cantharidés portaient le feu dans le corps, le trouble dans la tête. La conversation s'animaît, bruissait confuse et se terminait toujours par des propos obscènes, des provocations délirantes, lancées, rendues au milieu des chansons, des rires, des éclats, du choc des verres et des flacons... Les couples se formaient, s'enlaçaient, se tordaient dans de fougueuses étreintes. On entendait le bruit des lèvres s'appliquant sur la chair ou s'entremêlant avec fureur. Puis partaient des soupirs étouffés, des paroles mourantes, des cris d'ardeur ou d'abattement. Bientôt les joues, les seins, les épaules ne suffisaient plus aux baisers sans frein. Les robes se relevaient ou se jetaient de côté. Alors, c'était un spectacle unique que tous ces corps de femmes, souples, gracieux, enchaînés nus l'un à l'autre, s'agitant, se pressant avec le raffinement, l'impétuosité d'une lubricité consommée... Et on luttaît à qui prendrait la pose la plus lascive, la plus entraînante. Celle des deux qui triomphait par ses gestes et sa débauche voyait tout à coup sa rivale éperdue fondre sur elle, la culbuter, la couvrir de baisers, la manger de caresses, la dévorer jusqu'au centre le plus secret des plaisirs, se plaçant toujours de manière à recevoir les mêmes attaques. Les deux têtes se dérobaient entre les cuisses, ce n'était plus qu'un seul corps, agité, tourmenté convulsivement, d'où s'échappait un râle sourd de volupté lubrique, suivi d'un double cri de joie.

— Elles jouissent ! Elles jouissent !... »

Que ce tableau de piétés endiablées soit ou non de Musset, on y retrouve bien quelque chose de ce feu solaire, de cette vigueur combative que « l'enfant du siècle » prête à la débauche en « plein air » et qui fait ici voler en éclats les murs de refoulement monastique et hurler à l'unisson le triomphe de la chair, où l'une et l'autre, transportées *hors de soi*,

ne font plus qu'un « seul corps », comme elles ne font qu'une seule voix, à l'heure de la prière, quand elles font vibrer d'une seule gorge les accents du *Magnificat*. Et ce rapprochement n'a rien d'incongru. Ce qui se passe dans la fusion des voix poussées à l'extrême est du même ordre que ce qui se passe dans la fusion des corps qui jouissent d'un même cri. Orgie grégorienne ! oui oui, d'autant que « les âmes mieux que les corps peuvent s'étreindre avec délice », comme le fait justement remarquer Flaubert dans *La Tentation de saint Antoine*.

Fiction, cette scène d'orgie au couvent où se chauffe l'imagination d'un jeune libertin romantique ? Sans doute mais nullement invraisemblable. Des faits de ce genre, rapportés par les religieux eux-mêmes, émaillent la chronique des mœurs monastiques, comme le suggère ce passage d'un *factum* publié en 1648 par des religieuses de Sainte-Catherine-lez-Provins pour dénoncer les pratiques déréglées introduites dans leur maison par les moines cordeliers chargés de leur direction de conscience. « On y mangeait ensemble aux grilles, on y buvait avec des chalumeaux dans un même verre ; on y portait des santés à genoux, et on cassait les verres après les avoir bus ; on usait de petits artifices pour faire lever les guimpes. On leur reprochait qu'elles n'étaient que des oisons, en comparaison des dames cordelières de..., chez qui dix ou douze cordeliers couchaient tous les jours. On leur citait ensuite les exemples des débauches qui se faisaient dans les autres maisons de leur ordre, pour les obliger à les imiter. On passait de ces entretiens à des discours plus libres et plus insolents ; on dansait de part et d'autre aux chansons, on jetait bas le froc et l'habit de cordelier, on paraissait avec des habits de satin, et des garnitures de rubans de couleur ; quelquefois les cordeliers passaient leurs habits aux filles, et les filles les leurs aux cordeliers. Quelques-unes, à la sollicitation des pères, se sont déguisées en séculières, et ont paru devant eux au parloir, la gorge nue, et semée de mouches comme le vinaigre, etc. On jouait en cet état des baisers, aux cartes, et à d'autres petits jeux, jusqu'à cinq heures du matin, on rompait les grilles pour exécuter les choses avec plus de facilité, et l'on passait les jours et les nuits tout entières dans ces exercices... »

Alfred de Musset n'était pas le seul de son temps à clamer haut et clair les mérites de l'orgie charnelle. Charles Fourier avait, quelques années plus tôt, couché sur papier ses visions du *Nouveau Monde amoureux* où il développe, avec un pointillisme maniaque de grand illuminé des nombres et une verve qui n'appartient qu'à lui, toute une combinatoire harmonique des « amours en orchestres », « quadrilles omni-games », « tourbillons », « salves », « joutes galantes », « abordages »,

« aventurades », et autres joyeuses mêlées de plaisirs qu'il oppose aux « mesquines turpitudes des civilisés uniquement réglées sur des convenances physiques », lesquelles se réduisent à quelques « parties carrées ou sextines... suprême plaisir de l'honnête bourgeois... où l'on troque lestement maris et femmes... le tout mystiquement déguisé sous le voile de la morale ».

Constatant les misérables arrangements et les monceaux d'hypocrisies dans lesquels ne cessent de s'empêtrer les « civilisés » pour sauver les apparences de l'idéal monogamique que tout le monde prône mais ne songe qu'à enfreindre, Fourier attaque de front l'édifice. « S'il existait parmi les hommes une aversion générale pour l'inconstance amoureuse et la polygamie secrète, si l'on voyait les femmes haïr de même l'inconstance et l'adultère dit cocuage, il faudrait en conclure que la nature humaine penche pour la fidélité amoureuse... mais quand il est avéré par l'exemple des barbares et civilisés libres que les hommes aiment tous la polygamie et par l'exemple des dames civilisées, tant soit peu libres, qui aiment de même la pluralité des hommes ou tout au moins le changement périodique et les relais de favoris passagers, adjoint au titulaire qui orchestre sur le tout et sert de masque aux variantes amoureuses, lors dis-je que ces vérités sont constatées par des siècles d'expérience, comment des savantes (sic) qui prétendent étudier la nature..., peuvent-ils révoquer en doute l'insurrection du genre humain contre toute législation qui exigera de lui cette fidélité amoureuse perpétuelle dont le mariage impose la loi ? »

Pour Fourier, il n'y a pas à se voiler la face, tout homme est par nature polygyne et toute femme polyandbre. C'est un penchant aussi universel que l'eau qui court dans le lit d'un torrent. « L'amour... ne connaît pas de bornes, dès lors qu'on le laisse aller à sa pente naturelle : un homme libre et opulent aura bientôt, comme le sage Salomon, un millier de femmes ; et une femme libre voudrait pareil assortiment d'hommes. Cette pluralité d'amours est si naturelle que jamais on ne voit un sultan, même dans la caducité, se réduire à une seule femme ; tous conservent leur sérail. L'amour tend donc... aux plus vastes combinaisons. »

La multiplicité des aventures et occasions voluptueuses ne nuit en rien à l'épanouissement des sentiments ; bien au contraire ceux-ci n'en seront que plus vrais et plus consistants. L'amour-sentiment n'est plus indépendant ou rival de l'amour-plaisir, mais il concourt avec lui au plein essor passionnel et « sociétal » des individus. « Quand une femme sera bien pourvue de tout le nécessaire amoureux, exerçant en pleine

liberté et variété, bien assortie en athlètes, en orgies et bacchanales, tant simples que composées, alors elle pourra trouver dans son âme une ample réserve pour les illusions sentimentales dont elle se ménagera plusieurs scènes et liaisons très raffinées... »

L'Harmonie selon Fourier est un monde sans exclusive où les aspirations du cœur se confortent du libre exercice des plaisirs et réciprocement. « Le sentiment brillera parce qu'il sera en juste balance avec l'amour sensuel. » Ce que l'auteur du *Nouveau Monde* critique dans la civilisation, c'est sa prétention à « ériger l'amour jaloux en système exclusif. Je m'élèverai de même contre un peuple qui érigerait en système général des méthodes rapprochées de communauté... Le bonheur se compose de jouissance alternative de tous genres et non pas d'un seul... Ce qui a induit en erreur tous les philosophes civilisés sur la destinée de l'amour, c'est qu'ils ont toujours spéculé sur les amours limitées au couple... Leur système conjugal n'admet dans les amours que le mode strictement nécessaire au renouvellement de l'espèce et l'on ne peut pas inventer un ordre social qui restreigne davantage l'essor de l'amour. »

Fourier, lui, raisonne sur « l'amour puissanciel », non plus replié égoïstement sur son plus petit commun multiple, mais ouvert sur l'infini de toutes ses combinaisons possibles, tant duelles que plurielles, durables que fugitives, matérielles que spirituelles. Dans ce *Nouveau Monde* émergé des rêveries de son auteur : « tout sera aussi surprenant, aussi neuf pour nous que le furent les végétaux de l'Amérique pour les premiers qui y abordèrent... »

La nouveauté, chacun sait ça, est le nerf du plaisir. Et, tout naturellement, l'orgie devient, en Harmonie, le terrain d'élection des « grandes manœuvres... du génie social amoureux », où se donnent carrière toutes les innovations de la volupté, se mettent en scène et en bataille toutes les fantaisies des uns et des autres pour le plus grand bien de la communauté qui ne pourra que s'enrichir et se fortifier de cette expansion quasi illimitée du libre-échange passionnel. Fourier insiste à satiété sur ce point : l'exercice collectif des amours, le partage convivial des plaisirs physiques et spirituels donne à la vie sociale un charme vivifiant, sublime, dont les civilisés enfermés dans leur conception si restrictive des rapports amoureux peuvent à peine se faire une idée. Même les couples les plus angéliques, adeptes deux à deux du pur amour sans consommation physique, pourront, en Harmonie, s'offrir le luxe d'éprouver l'authenticité de leur relation, chaque partenaire mettant un point d'honneur à favoriser les aventures et fantaisies extra-conjugales

de son aimé. « Chacun d'eux sera ministre des plaisirs sensuels de l'autre, introducteur bénévoile des élus ou élues et négociateur pour leur admission consécutive. Chacun considérera comme service de haute amitié les plaisirs qu'on aura procurés à son angélique moitié. »

Fourier ne se contente pas de développer son utopie à coups de raisonnements. Il la met en scénarios, en analogies, en algorithmes, avec toujours sa manie des nombres et du classement. Il invente mille cas de figure d'orchestration amoureuse en tous genres, passant des traits de génie aux divagations les plus amphigouriques, avec parfois d'exquises images où éclate toute la vivacité printanière du désir, comme dans cette « courte bacchanale, salve de la simple nature » venant en ouverture d'une cour d'amour. « Au signal donné par la baguette de la fée, on se livre à une demi-bacchanale. Les deux troupes se précipitent dans les bras l'une de l'autre ; la mêlée est générale. Chacun reçoit et distribue confusément les caresses et chacun parcourt les appas qui lui tombent sous la main et se livre aux franches impulsions de la simple nature. On voltige de l'un à l'autre, on baise tous les appas de tous les champions, acteurs ou actrices, avec autant d'empressement que de célérité. On cherche à visiter dans la mêlée tous les personnages sur qui l'on a fixé l'attention précédemment... »

Et rien n'arrête Fourier dans sa fougue inventive quand il s'agit de spéculer sur la croissance exponentielle des effets érogènes du nombre. « S'il existe un rassemblement de 100 000 hommes et femmes, dit-il à propos de "Sympathies omnigames en tourbillon", il faut que les amours de chacun des 100 000 individus soient en rapport avec ceux des 99 999 autres, que chacun des 99 999 coopère activement au plaisir du 100 000<sup>e</sup> personnage. »

Même en temps de guerre, le principe d'Harmonie n'en continue pas moins de donner lieu à d'étonnantes explosions de réjouissances capables de transporter d'enthousiasme un corps expéditionnaire de 300 000 croisés. Dans une de ces épopées rocambolesques nourries de ses emballements livresques, Fourier nous campe un festin aux armées sous les murs de Babylone. « Pendant la séance du concile, on préludait de toute part : les uns par des punchs cordiaux et salaisons, les autres par des potages délayant limonade et orangeade. Enfin le signal est donné à l'heure par une première bordée de 600 000 petits pâtés. Les 300 000 convives s'arment de 300 000 bouteilles de vin mousseux de la côte du Tigre. On ébranle tous les bouchons et au moment où la tour de Babylone fait signe de feu d'armée, les 300 000 partent à la fois et leur pétarade immense retentit avec fracas dans les antres des montagnes

voisines. On s'assoit, on attaque de toute part les majestueux édifices et toutes les légions font des prodiges d'appétit. » Après de franches lippées, on passera à d'autres plaisirs généreusement distribués par des hordes d'odalisques dont certaines appartiennent à la « secte des flagellantes ». Il en faut pour tous les goûts ! « Puis les esprits s'animant peu à peu, l'on en vient à proposer une bacchanale générale et les pères du concile pour coopérer à la fête déclarent qu'ils renonceront aux prémisses de leurs odalisques et en céderont généreusement l'étrenne à la bacchanale sauf une courte séance d'indemnité... »

Pour fantasque qu'elle soit, la vision de l'orgie que nous a laissée l'auteur du *Nouveau Monde amoureux* est d'une tout autre portée que celle d'Alfred de Musset : non plus sulfureuse brillance de la débauche hardiment affichée, mais « essor noble des amours libres », quintessence de l'harmonie sociale « réglée sur l'enthousiasme de l'art », véritable opéra des sens où se mettent en partition comme autant de motifs symphoniques toutes les combinaisons, toutes les inspirations du cœur et des sens nées de l'infinie variabilité de l'attraction amoureuse. Elan spontané de la nature, « amour transcendant », « union sacrée », l'orgie, en multipliant les conjugaisons électives et les liens sociaux, « en renforçant les sympathies de chacun par une passion commune », a cette vertu incomparable aux yeux de Fourier de faire rayonner la sociabilité, de dynamiser dans le corps et l'esprit de chacun le sens de la communauté. L'inconstance naturelle du désir si hypocritement décriée en civilisation devient en Harmonie le ressort essentiel de l'épanouissement du corps collectif autant que des individualités qui le composent et l'orgie, le chant de gloire de l'urbanité passionnelle.

Sade, lui aussi, avait à sa façon glorifié l'orgie en en faisant, à longueur de volumes, la machine d'orchestration par excellence des fantasmes, toujours les mêmes, de ses héros. « Rien ne m'amuse, rien ne m'échauffe la tête comme le grand nombre... » Le marquis est un dramaturge forcené du dérèglement érotique, qui, à ses yeux, ne peut trouver son plein éclat que sur une scène, une scène de théâtre avec décor, accessoires, figurants, machines où chaque épisode est conçu comme un tableau dans lequel les personnages sont à la fois acteurs et spectateurs ; où tout ce qui est vu, montré, évoqué, énoncé, annoncé, déclamé, commis, perpétré, l'est sur le mode de l'orgie, et pour le bon plaisir des « premiers rôles » qui sont seuls maîtres, maîtres absous du jeu. Dans l'œuvre romanesque de D.A.F. de Sade, l'orgie est de tous les instants, passage à l'acte ou inépuisable objet de discours. A peine une scène s'achève-t-elle qu'on se monte la tête pour la suivante, laquelle n'est

généralement qu'une variante de la précédente en plus corsé dans un nouveau décor avec nouvelles machines, nouveaux comparses, nouveaux figurants, nouveaux exécutants qui finissent le plus souvent exécutés, ou en perpétuel sursis tant qu'on a besoin d'eux, comme cette pauvre Justine, pour faire durer le roman.

Orgie à toutes les pages, presque à toutes les lignes, mais elle n'est, dans le système du marquis, que prétexte à démontrer, à assener inlassablement, par l'exemple, la parole et les actes l'impossible harmonie d'une quelconque société humaine, puisqu'il n'est de jouissance qui vaille, aux yeux des Delbène, Saint-Fond, Noirceuil, Blangis, Curval et autres Bande-au-ciel, libertins fantoches, simples prête-noms de ses obsessions monomaniaques, que celle qui nie *l'autre*, l'écrase, le supplie, le supprime comme nul et non avenu. Nous sommes là aux antipodes du *Nouveau Monde amoureux* fondé sur l'art de jouir à l'infini de toutes les fantaisies, de toutes les différences de l'autre et des autres. Le boudoir sadien, gueuloir du crime, foutoir de l'abjection raisonnée, théâtre du désir despote des maîtres épousant toutes les figures de la monstruosité érogène, est l'envers même de l'Harmonie fouriériste... Le projet de l'auteur des *Malheurs de la vertu* et des *Prospérités du vice* n'est pas de se bercer des illusions d'un « merveilleux réel » aussi fumeux qu'angélique capable de transformer comme par enchantement ce tissu d'abomination qu'on appelle la nature humaine, mais d'affirmer sur tous les tons, jusqu'à la démence, du fond de ses prisons, la puissance négatrice du désir « égarément des sens qui suppose le brisément total de tous les freins, le plus souverain mépris pour tous les préjugés, le renversement total de tout culte, la plus profonde horreur de toute espèce de morale... ». Le libertin est pour lui celui (ou celle) qui ne peut bander et décharger que dans la rage de nier, d'étouffer toute velléité d'où qu'elle vienne, de croire à une possible intention louable, généreuse, compatissante du genre humain. Et les tableaux d'orgies plus attentatoires les uns que les autres à la plus élémentaire « humanité » que le divin marquis compose et recompose à l'infini de son écriture bouclée, sur des milliers de pages, sont là comme preuve et épreuve à l'appui de son système de négation sans appel de *l'autre*, qui dans son « jusqu'au-boutisme » n'est pas moins utopique que celui du triomphe de la philanthropie amoureuse universelle fantasmée par Charles Fourier. Comme quoi l'on peut aussi faire dire à l'orgie tout et le contraire de tout.

Malgré l'acharnement de Sade, romancier, à faire dans le monstrueux, toujours plus monstrueux, il peut lui arriver, comme par

mégarde, de se montrer délicatement humain, ainsi dans ce propos qu'il laisse échapper de la bouche de la Delbène, mère abbesse d'un couvent et débaucheuse invétérée de jeunes nonnes : « On peut fouter de toutes les façons possibles sans rien enlever aux sentiments du cœur. On aime tous les jours un homme à l'excès, et l'on n'en fout pas moins avec d'autres : ce n'est pas le cœur qu'on donne à celui-ci, c'est le corps. Les écarts les plus effrénés, les plus multipliés du libertinage n'enlèvent rien à la délicatesse de l'amour. » Au moins sur cet axiome fondamental du savoir-vivre amoureux, cette relation de Chasles de la géométrie des sens et des passions, l'auteur des *Crimes de l'amour* et celui du *Nouveau Monde amoureux* parlent la même langue.

Un siècle après Sade, quelques décennies après Fourier, le jeune Friedrich Nietzsche retrouvant à la lumière des rites dionysiaques de l'Antiquité le sens originel de la pratique des *orgia* y reconnaît une expression triomphante de la vitalité, exaltation jubilatoire de l'être, génératrice d'un sentiment d'*harmonie universelle*. « Sous le charme de Dionysos, non seulement le lien se renoue de l'homme à l'homme, mais même la nature qui nous est devenue étrangère, hostile ou asservie, fête sa réconciliation avec l'homme, son fils prodigue... L'esclave devient un homme libre, toutes les barrières rigides et hostiles que la nécessité, l'arbitraire ou la "mode insolente" ont mises entre les hommes cèdent à présent. Dans cet évangile de l'harmonie universelle, non seulement chacun se sent uni, réconcilié, fondu avec son prochain, mais il se sent identique à lui... Par ses chants et ses danses l'homme montre qu'il est membre d'une communauté supérieure. Il a oublié la marche et la parole, il est sur le point de s'envoler dans les airs... une réalité surnaturelle parle par lui, il se sent dieu, il marche extasié et soulevé au-dessus de lui-même, comme ces dieux qu'il a vus marcher en rêve. »

On ne saurait mieux caractériser que par cette sensation d'envol, de lévitation onirique, la force étrange de l'orgie qui nous arrache à nous-même et à la pesanteur de notre condition pour nous donner à éprouver quelque chose de la souveraineté indivise de l'être. « Et, comme un vol d'oiseaux qui prend son essor, elles s'élancent dans les plaines... », dit Euripide des Bacchantes en plein accès de possession divine. Les mêmes effets d'envol magique se retrouvent dans les descriptions du sabbat des sorcières à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle : « Or elles volent et courent eschevelées comme furies à la mode du pays... Et lorsque Sathan les veut transporter en l'air... il les essore et eslance comme fusées brûlantes, et en la descente, elles se rendent dudit lieu et fondent bas plus vite qu'un aigle ou un milan ne scaurait fondre sur leur proye... » (De Lancré, *Tableau de l'Inconstance*.)

Charles Fourier avait déjà, dans les méandres de son projet du « Nouveau Monde », souligné le pouvoir transcendant de l'orgie, « enthousiasme réglé sur la forme de l'art » dont il faisait le ressort majeur de l'attraction sociale. Nietzsche, quant à lui, met en relief, avec le tonus qu'on lui connaît, la dimension onthologique du frayage orgiaque de l'âme humaine qu'il désigne comme la voie royale et sacrée d'affirmation du *vouloir vivre universel*, dont il perçoit le tremblement dans les formes les plus vibrantes de l'art et de la fête. Les « prodigieux cortèges dionysiaques de la Grèce antique ont leurs analogues dans les danseurs de la Saint-Jean et la Saint-Guy qui au Moyen Age allaient de ville en ville, en foule toujours croissante, dansant et chantant... il est des gens qui se détournent de ces phénomènes, qualifiés d'épidémies... pleins qu'ils sont du sentiment de leur propre santé. Les malheureux ! Ils ne soupçonnent pas l'air cadavérique et fantomatique que prend leur santé quand passe près d'eux comme un torrent mugissant la vie ardente des exaltés dionysiaques ». Cette ardeur mugissante de l'exaltation orgiaque que l'auteur du *Gai Savoir* salue aussi bien dans les convulsions de la ferveur populaire que dans les grandes envolées des opéras romantiques se retrouve dans le mouvement même de la pensée nietzschéenne, force dévastatrice du formidable *courant vitaliste* qu'elle va faire passer dans le ronron philosophique.

Bien d'autres après Nietzsche — Emile Durkheim, Roger Caillois, Georges Bataille, Mircea Eliade, Gilbert Durand, Michel Maffesoli... — contribueront activement à cette mise en lumière du rôle décisif que joue le processus orgiaque dans la dynamique des formes sociales, religieuses, festives, économiques, politiques, passionnelles de l'existence et du devenir humain. Un processus que les artistes, musiciens, chanteuses, poètes, dramaturges, peintres, sculpteurs, romanciers, cinéastes ont exprimé d'instinct de mille et mille manières depuis l'âge des cavernes.

Sans doute le qualificatif *orgiaque*, moins galvaudé, plus artistiquement flou que le substantif orgie, nous donne-t-il mieux à entendre dans toute son amplitude l'exact vibrato du phénomène. Question de musique, toujours ! Et la musique, dans ses tonalités extrêmes, n'est-elle pas la langue maternelle de l'orgie ? Là encore, Nietzsche nous donne son sentiment à propos de ce qu'il percevait de dionysiaque dans les bouffées de lyrisme exacerbé du *Tannhäuser* de Wagner. « Quand on a ici écouté battre de tout près le cœur du vouloir universel, quand on a senti le furieux désir de l'être se déverser, tantôt comme un fleuve tonnant, tantôt comme un ruissellement frêle et épargillé, et se répandre

dans toutes les artères de l'univers, comment ne pas s'effondrer brusquement ? »

Cette intensité orgiaistique, Baudelaire l'avait lui aussi perçue dans les exaltations de Tannhäuser au Venusberg. Qu'on « ne se figure pas ici un chant d'amoureux vulgaires, essayant de tuer le temps sous les tonnelles... Il s'agit d'autre chose, à la fois plus vrai et plus sinistre. Langueurs, délices mêlées de fièvre et coupées d'angoisses, retour incessant vers une volupté qui promet d'éteindre, mais n'éteint jamais la soif ; palpitations furieuses du cœur et des sens, ordre impérieux de la chair... ».

Et l'on trouverait sans peine une foule de correspondances et d'échos de même nature dans toutes les autres formes d'expression artistique. Ainsi, pour rester dans l'époque, cette résonance des grandes toiles orgiaques de Rubens (*La Kermesse, L'offrande à Vénus, Les Bacchanales, La Marche de Silène...*) revisitées par Alfred Michiels, critique d'art, contemporain de Baudelaire et de Nietzsche : « Ce sont des jubilés de la nature, où les sens et l'imagination prennent leur revanche des contraintes sociales. Les passions charnelles s'y abandonnent à leur fougue, y montrent leur puissance indomptable ; la secrète aspiration de l'homme vers une liberté absolue y brise toutes les digues, s'épanche comme un torrent... Comme, dans ses tableaux dramatiques, Rubens cherchait le plus haut degré de l'énergie, du mouvement et de la terreur, dans ses peintures comiques, dans ses divertissements effrénés, dans ses orgies colossales où le peuple se rue au plaisir, il atteignait le plus haut degré de l'action joyeuse. »

Ce vigoureux courant orgiaque que Rubens illustre avec somptuosité aussi bien dans ses versions réalistes et populaires qu'allégoriques et mythologiques traverse, à la vérité, toute l'histoire de la peinture et des arts en général. Ainsi voit-on le thème de la *Bacchanale* fleurir et refleurir, avec la persévérance d'une figure imposée, d'artiste en artiste, d'école en école, de facture en facture, de l'Antiquité jusqu'à nos jours, des sarcophages étrusques aux dessins de Picasso en passant par Titien, Le Caravage, Poussin, Velasquez, Ingres, Delacroix, Thomas Couture, Gervex, Cézanne, Dali, André Masson... J'en passe par centaines. Une exposition qui réunirait toutes ces œuvres sous le titre « La Bacchanale dans tous ses états » donnerait le vertige. Car même les artistes académiques, « perfectionnistes et pompiers » du xix<sup>e</sup> siècle ont sacrifié au genre, souvent avec une gaillarde exubérance doublée d'un « léché » dans la composition et les formes qui ne gâte rien. Je pense par exemple à *La mort de Babylone* peint par Rochegrosse, exposé au Salon de 1891,

qui fit courir des frissons d'orgie sous les plastrons et les corsets du beau monde, autant que la kyrielle des Danae, Diane, Cypris, Sirènes, Oréades, Nymphes, Faunesse, Bacchantes et autres « Marchandises barbaresques » offertes dévêtuës aux regards polissons des amateurs d'art, chaque année, à ce même salon.

Comme le *Sardanapale* de Delacroix, la toile de Rochegrosse expose une de ces débauches flamboyantes de fin du monde, dont le fantasme rôde toujours dans l'imaginaire de l'Occident chrétien. Dernier cri, dernier spasme de la chair avant le sac et la dévastation. Et pour ce qui est de la chair, l'artiste n'a pas lésiné. Son « jeté » de corps féminins, nus, languides, ouverts, renversés dans le fabuleux décor du palais de Balthazar, roi de Babylone, au milieu d'un désordre de draperies, de bijoux, de vaisselle d'or tombée, de fleurs répandues... sonne comme un appel à mourir de jouir à l'instant où tout s'effondre. Orgie non plus, comme dans l'utopie fouriériste, de revitalisation jubilatoire de l'harmonie sociale et de l'espérance commune, mais chant du cygne, célébrant dans la dissolution suprême la perte advenue de toute espérance. Armand Sylvestre, critique d'art de l'époque, ne s'y était pas trompé, qui enflait sa prose aux proportions de ces lourdes vapeurs de voluptés délétères qu'exhale le tableau. « Dans le palais somptueux, des deux côtés de l'escalier monumental dont chaque marche était éclairée d'une double torche, la torpeur mortelle de l'orgie avait roulé les unes vers les autres ces nudités comme un bétail pensif sur les tapis couchées, et c'était le silence traversé de soupirs et de souffles de baiser, d'haleine de vin et d'arômes de fleurs, le sommeil traversé de rêves où s'achèvent les délices entrevues, où s'éteint l'au-delà des caresses, où s'évanouissent les suprêmes pudeurs. Aux bras dénoués de leurs amants, elles reposent encore en belles filles alanguies de plaisir, ces chairs sublimes de courtisanes qui devraient être la rédemption des vaincus. Elles sont enroulées comme des serpents dans une tiédeur malsaine, celles-ci étirant leurs membres pour les délasser, celles-là, au contraire, se pelotonnant sur elles-mêmes comme pour savourer le contact de leur propre épiderme ramassé en plis voluptueux. En vain un grand cri de terreur s'élève autour d'elles. Elles n'entendent pas ! Et puis que leur importe ! L'instinctive sagesse qui est au fond de nos inconsciences leur dit qu'elles ne trouveront pas une heure plus douce pour mourir sans s'être seulement réveillées de leur songe... »

Orgie, orgiaque... toile de fond de notre plus élémentaire vouloir vivre, musique primordiale, vibration tellurique de ce qui, en nous, veut éprouver et célébrer à son plus haut période *l'infini débordant* de notre

appétit d'être, dans la plénitude du « Bel aujourd'hui » ou le vertige du « Point de lendemain ». Depuis que l'humain est humain c'est-à-dire artiste, depuis qu'il sait danser, chanter, créer des rythmes, des formes, il n'a de cesse de solliciter, d'exalter sur tous les tons, dans tous les registres, la surabondance orgiaistique des forces vitales qui l'habitent, le constituent, le poussent toujours plus loin vers l'inconnu, « dans ces parages du vague / en quoi toute réalité se dissout » (Mallarmé). Le sens de l'orgie ruisselle de partout dans l'univers turbulent de nos rêves, de nos œuvres. « Le même fleuve de vie qui court à travers mes veines nuit et jour court à travers le monde et danse en pulsations rythmées, chantait le poète hindou Rabindranath Tagore dans son *Offrande lyrique*... Cette même vie que balancent flux et reflux de l'océan-berceau de la naissance à la mort. » Rien de plus universellement répandu que cette perception charnelle et métaphysique du « grand battement » orgiaistique des forces de la nature, ce « pur ruissellement de la vie infinie » que clame Arthur Rimbaud ou encore ce « divin vouloir » qu'invoque Anna de Noailles dans un poème baigné de langueurs caniculaires.

J'ai grappillé ces quelques impressions sur l'écrit de l'orgie et de l'orgiaque autour du siècle romantique, parce qu'elles me sont venues sous la plume mais j'aurais pu m'installer dans une tout autre période de l'Histoire et trouver aussi abondante matière à glosier sur le sujet qui n'est, dans sa réalité concrète, pas plus daté que les « délicatesses de l'amour » ou la senteur des lilas. Tenez, en passant, ouvrez *Le Francion*, ce joyeux roman picaresque à la française, publié en 1625, qui a l'avantage, relativement rare dans la littérature de cette époque, de nous donner quelques aperçus savoureux de la vie et des moeurs quotidiennes dans le pays profond. Parmi les nombreuses péripéties vécues par son jeune héros parti de sa province pour se faire une place au soleil dans la société de son siècle, l'auteur nous raconte avec le plus parfait naturel une scène d'orgie à laquelle participe le nommé Francion, et qui nous donne à penser que le phénomène n'était pas vraiment une rareté dans la France de Richelieu. L'épisode se déroule dans les décors extérieurs et intérieurs d'un manoir de campagne où le maître du lieu, un certain Raymond, en seigneur soucieux du bonheur de son monde, a convié toute la jeunesse du village à venir « au Chateau » boire, danser, festoyer et s'esbaudir tout son soûl. C'est dans ce climat enjoué qui tient de la frairie champêtre et de la fête galante que les esprits et les corps échauffés par le vin, la musique, la gaieté générale, vont se laisser aller aux « plus mignardes délices » pour le plaisir de tous et le plus grand

contentement du châtelain qui avait fait inscrire en lettres d'or au-dessus de la porte de la grande salle, « dans un cartouche entouré de chapeaux de fleurs », ces quatre vers :

*Que personne ne prenne la hardiesse d'entrer ici,  
S'il n'a l'âme véritablement généreuse,  
S'il ne renonce aux opinions du vulgaire,  
Et s'il n'ayme les plaisirs d'Amour.*

A bon entendeur, salut !... La nuit tombant, après une fin de journée radieuse passée à vider force gobelets, à danser, à s'égayer en musique et en plein air, la fête continue à l'intérieur du château.

« Un peu après, l'on vint dresser une longue table, qui fut incontinent chargée de tant de diverses sortes d'animaux, qu'il sembloit que l'on eût pris tous ceux de la terre, pour les manger là en un jour. Quand l'on eut estourdy la plus grosse faim, Raymond dit à chacun qu'il faloit observer les loix qui estoient à l'entrée de la porte, chasser loing toute sorte de honte, et se résoudre à faire la desbauche, la plus grande dont il eût jamais été parlé. L'on ferma tous les volets des fenestres, et l'on alluma des flambeaux, parce qu'ils n'eussent pas pris tant de plaisir à mener une telle vie, s'ils eussent vu le jour. Chacun dit sa chanson le verre à la main, et l'on conta tant de sornettes, qu'il en faudroit faire un volume à part, si on vouloit les raconter. Les femmes ayant perdu leur pudeur, dirent les meilleurs contes qui leur vindrent à la bouche... »

« Il entra des viollons dans la salle, qui jouèrent de toutes sortes de danses. Toutes les plus belles femmes des villes et des villages, de là alentour, se trouvèrent à ceste heure dans le Chasteau, avec quelques filles remplies de toutes perfections, et quelques hommes qui sçavoient bien danser. Les cadences, les pas, et les mouvemens des courantes, des sarabandes et des voltes, eschauffaient les lascifs appétits d'un chacun. De tous costez l'on ne voyoit que baiser, embrasser, et manier les plus aymables parties. Lorsque la nuit fut entièrement venue, l'on couvrit la table d'une magnifique collation, qui valait bien un souper : car de première entrée il y avoit force viandes des plus exquises, desquelles ceux qui avoient faim purent se rassasier. Les confitures estoient en si grande abondance, que chacun en ayant remply son corps et ses pochettes, il en demeura beaucoup, d'où l'on en fit une douce guerre, en les ruant de tous les costez. Les tambours, les trompettes et les hautbois commencèrent à jouer alors dans la cour, et les viollons en un lieu proche de la

salle, si bien qu'avec les voix des assistans, ils rendoient un bruit nompameil. La confusion fut si grande et si plaisante, que je ne vous la sçau-rois représenter. Il me seroit difficile de nombrer combien l'on dépuçela de filles et combien l'on fit de marys cornards. Parmy le tumulte d'une si grande assemblée qui empeschoit de veoir les absents, plusieurs s'évadèrent avecque leurs Amantes, pour aller contenter leurs désirs. Il y avoit des femmes qui avoient là donné assignation à leurs serviteurs comme en un lieu le plus convenable qu'ils pûssent élire, et où ils n'estoient point aux dangers qu'elles craignoient dedans leurs maisons.

« Raymond, qui désiroit que le logis fût entièrement consacré à l'Amour, avoit commandé que l'on laissât ouvertes force chambres bien tapissées pour servir de refuge aux amoureux. Elles ne manquèrent pas d'estre bien habitées.

« Les six Chevaliers et leurs six Dames, ne bougèrent de la salle, ayans assez de loisir de prendre leurs esbats ensemble, en une autre heure. Ils cherchoient chacun leur advanture d'un costé et d'autre, en folastrant avec un nombre infiny de plaisirs... » (Charles Sorel, *Le Francion*).

Violons, sarabandes, sornettes, confitures... tout ici concourt à nous composer le réjouissant tableau d'une orgie conviviale dans la bonne tradition gaillarde de la patrie de Rabelais, d'Henri IV et de Ninon de Lenclos, où l'on voit frayer allègrement villageoises et chevaliers, dames et domestiques... Trêve de distinctions sociales et tant pis si s'envolent au passage quelques pucelages, si se sèment quelques paires de cornes... On aura dans la griserie d'une belle nuit d'été cueilli à foison les « roses de la vie », donné forme palpable à ce rêve perpétuellement vivace dans le cœur des humains et que l'on appelle le paradis, jardin d'abondance où l'on va « folastrant avec un nombre infiny de plaisirs... »

Pouvoir libérateur de l'orgie, de la fête poussée à son acmé où toutes les joyeusetés même les plus intimes sont partagées à profusion, où l'ivresse redoublée de l'appel des sens comme dirait Ovide — *ebrietas gemminta libidine* — génère un immense sentiment d'euphorie collective qui fait un moment oublier à chacun les traverses de sa condition de fourmi embriegadée à son corps défendant au hasard d'un monde et d'une existence qui ne ressemblent pas forcément tous les jours à ses rêves.

Mais laissons pour l'instant littérature et scènes d'époque. Allons faire un petit tour en ville, histoire de prendre le vent de ce qui se dit aujourd'hui, se murmure ou se tait quand on agite incidemment le mot orgie.

# I

## TURBULENCE

*Phénomène d'aspect chaotique qui apparaît spontanément dans certains systèmes en évolution.*

(Dictionnaire de physique)



Instructif, assurément, ce petit tour d'opinions avec son commentaire, que je propose en exclusivité à mes lecteurs. Oh, rien de tortueux ! Une question, une seule, à brûle-pourpoint pour aller au vif du sujet : « Le mot orgie, ça évoque quoi pour vous ? »

Ah, quel foin, mes aïeux !... C'est peu dire que j'ai été servi ! Abreuvé, saoulé, moulu, l'auteur grimé en enquêteur du dimanche. Des clichés, des fantasmes, des « heu... » et des « beurk », des sourires en coin, des coups d'œil gourmands, des silences gênés, des reparties éclair, des rougeurs troublantes, des réponses superbes, des débats sans fin, des ébats dans l'air... Un vrai branle-bas, ces deux syllabes, surtout lancées incidemment entre la charlotte et le café. Filon en or pour les professionnels de l'enquête de société. « Les Français et l'orgie », le pavé de l'été ! A lire sur la plage, avec le grand jeu de la saison : « Etes-vous orgophile ou orgiphobe ? » Douze questions à poser à votre partenaire...

Je m'en tiendrai à un petit échantillon de réponses piochées dans le lot. Du *tac au tac*, du *cueilli au vol*, aucune prétention statistique ! Juste un coup d'éventail sur le corps du sujet. Je remercie vivement mes interlocuteurs et répète ma question :

— Le mot orgie, ça évoque quoi pour vous ?

Isabelle, enseignante.

— Des grands rires, des râles, des femmes dévêtuës qui dansent sur les tables. De la vaisselle renversée, des corps mêlés. Attrarance, peur... j'hésite.

Bernard, assureur.

— Rome, la décadence des empires, Astérix.

- Benjamin, médecin, violoniste.  
— Une immense émotion religieuse, corps et âme mis à nu. Mourir pour revivre. Impensable de nos jours. Peut-être dans mille ans.
- Liliane, intérimaire.  
— Des « bourges » qui se défoulement.
- Noëlle, romancière.  
— Un violent bonheur d'enfance. Une table débordante de victuailles et, derrière, des corps, des corps nus enlacés.
- Patrick, sociologue.  
— Une situation festive, qui n'a d'autre finalité qu'elle-même.
- Fred, motard.  
— Le sexe à fond la caisse.
- Katia, call-girl.  
— R.a.s.
- Richard, humoriste.  
— Ci-gît l'or.
- Marie, sculpteur.  
— Se faire tirer par tous les bouts à la fois.
- Etienne, ingénieur.  
— Des gens qui bâfrent, des plaisanteries salaces, la grasse jouissance populaire.
- Barbara, mère de famille.  
— Des corps mélangés, la fraîche anarchie du plaisir, l'amour en apesanteur. Frustrés s'abstenir.
- Claudia, avocate.  
— L'horreur.
- Emilie, attachée de presse.  
— Du foutre ! Du champagne ! Du foutre ! Dix ans de ma vie.
- Un inconnu, sur un banc.  
— Merci, je ne mange pas de ce pain-là.
- Kate, standardiste.  
— La fiesta, la vraie, *hard*, celle qui fait peur.
- Annie, publicitaire.  
— Bonjour le sida.
- Paolo, architecte.  
— De vieux souvenirs de carnaval.
- Jean-Pierre, producteur.  
— Le paradis, comme dans les livres. Un fantasme tenace.
- Elisa, danseuse.  
— Le pouvoir des femmes.

- Marie, secrétaire.  
— Une obsession de mec.
- Mano, batteur.  
— Possession ! possession !...
- André, animateur.  
— L'amour absolu du prochain.
- Loïc, prêtre.  
— Le mépris de soi et des autres.
- Sybille, comédienne.  
— Con-fla-gra-tion.
- Simon, marchand de tissu.  
— Une bonne partouse, mon frère.
- Germain, peintre figuratif.  
— Ça vous laisse rêveur...
- Claire, assistante de gestion  
— Déviance.
- Elodie, top modèle.  
— Ringard, comme le sexe.
- Guy, chef de clinique.  
— Un besoin cyclique de lâcher les freins, de retourner sa blouse,  
de se laisser filer.
- Georges, barman.  
— Caligula en v.o.
- Florence, philosophe.  
— Tous en porte-jarretelles.
- Brigitte, étudiante.  
— Le sang.
- Steeve, astrophysicien.  
— Le plaisir grandiose de se perdre.
- Alex, couturier.  
— Des corps sublimes, des esprits totalement libres, sur fond de  
chant grégorien.
- Valérie, plasticienne.  
— La lune.
- Bernard, cinéaste (après un silence).  
— Le trou noir, l'angoisse absolue.
- Caroline, gourmande.  
— De la mousse au chocolat à en crever.

Etc., etc. La liste est sans fin, le panorama tout aussi bigarré, bien à l'image de la joyeuse confusion qui règne autour de la notion d'orgie.

Si tant est que l'on puisse parler de notion à propos d'une matière aussi chimiquement instable, aussi linguistiquement fissile. Ravissement, terreur, indignation, fascination, boulimie, gaudriole, nostalgie, champagne, encensoir, porte-jarretelles, possession, chocolat, rossignols... On trouve de tout au rayon Bacchanales, et à tous les prix ! Avec toujours, en fond sonore ou en grosse caisse, un leitmotiv qui revient immuablement assourdir le propos, parasiter la question : le sexe ! Le sexe !

C'est évidemment là que neuf fois sur dix le sujet devient névralgique, que son intelligence se perd dans le pathos ressassant d'un vieux malaise coulé dans la masse de notre héritage culturel, malaise indéfiniment reconduit, aujourd'hui comme il y a quinze siècles quand saint Césaire, évêque d'Arles, vicaire des Gaules, stigmatisait en chaire les refrains luxurieux, les danses obscènes et autres diableries pratiquées à ciel ouvert pendant le carnaval du nouvel an.

Vous me direz que, ces dernières décennies, bien des choses ont changé. Des tabous ancestraux sont passés à la trappe, des censures victoriennes ont sauté, les Pères-la-pudeur se sont reconvertis dans le tragique troupier. La houle des années soixante-dix a décoiffé les mœurs, dénudé les gorges, fait valser les strings. Le si longtemps caché s'est affiché en gros plans, projeté sur écrans larges, imprimé à grands tirages. Le si constamment tu s'est répandu en déferlement de confessions, de débats, de courriers, de messages, de romans, d'affabulations toutes catégories. Le cru, le raide, le « hard » sont passés de l'enfer à l'éventaire. Le cul est devenu produit de marketing, argument de vente, cash-flow, gadget, signe, insigne, enseigne, teaser... Sous l'effet conjugué de la vague libertaire des années *cool*, de la pilule et de la *stratégie du désir* développée par le capitalisme version Coca-Cola, cosmétique et prêt-à-porter, les vieux canons du moralisme bourgeois, devenus obsolètes, ont pris le chemin des locomotives à vapeur et des becs de gaz, remplacés par l'hédonisme sportif et « décontracté » des images publicitaires, la promotion du corps, du plaisir, du look, des fantasmes. Cachou ! Cachou ! Je m'é-cla-te. Et j'é-li-mine... *Jouissez!* est devenu le mot d'ordre des « fils de pub ». Jouissez en pressant la purée ! Jouissez en faisant vroum-vroum ! Jouissez en plantant vos clous ! Jouissez en battant vos œufs, en torchant bébé, en mangeant vos nouilles, en vous rasant « plus près », en sucrant les fraises ! Jouissez congelé, à prix écrasés, en promo, aux petits oignons et en grand écran ! Jouissez plus blanc, plus vite, plus net et sans odeur ! Jouissez express ! Jouissez minute ! Jouissez chic et choc, zipe et zape ! Jouissez en clip, en fluo et en fluor. Jouissez sans fil, jouissez clé en main et garantie en poche !

Jouissez ! mais jouissez, bordel ! C'est un ordre, un acte civique, un devoir économique, un acquis social, un must, un impératif catégorique. « Il a l'argent, il a le pouvoir, il a la bagnole... il aura *la femme*. » Et malheur aux losers qui ne bandent pas comme des ânes devant leur bout de tôle profilé à la chaîne, honte aux pauvresses qui ne mouillent pas leur lingerie fine devant un truc superintégré, un machin à micro-onde, un placebo maxi actif, surhydratant et hypernaturel...

Que d'eau ! Que d'eaux tièdes sont passées et passent encore sous le pont de nos soupirs. Mais ce n'est pas pour autant que notre commune libido s'est purgée de ses humeurs malignes. On n'élimine pas en une saison à Vichy des siècles d'encrassement, surtout quand les virus se mettent, eux aussi, à faire dans l'intégrisme. Ce que l'on appelle à tout bout de champ *le sexe* ressemble plus aujourd'hui à une grande braderie qu'à l'Eden annoncé. Foire d'empoigne, ouverte à toutes les surenchères, à tous les lobbies qui s'entêtent à vouloir garder mainmise sur notre corps de désir, à spéculer sur nos instincts primaires, à reconduire nos frustrations pour y faire prospérer leurs fonds de commerce. Le cul tous azimuts pour produire de la demande et faire de l'audience ! La capote et le tchador pour conjurer les forces du mal ! Les dessous affriolants pour tenir Marcel à la maison ! Le ghetto porno comme brevet de tolérance et recette fiscale ! Le minitel rose comme prothèse-partouse ! Le sida comme aubaine morale ! Le romantisme décalé, la passion Marguerite pour faire du neuf avec du vieux ! L'héroïsme conjugal, la nouvelle chasteté pour en finir avec la dégradation des mœurs et reconquérir l'honneur perdu de Monsieur Prudhomme ! Les petites culottes de Madonna comme la messe en latin pour raccrocher les foules en manque de communion... Le sexe comme support ou repoussoir de tout et n'importe quoi, à commencer par l'anxiété d'un monde en perte chronique d'enchantement. Le sexe comme trou noir, aspirateur de tous nos états d'âme, de nos moindres faits et gestes... tarte à la crème viennoise bien dans la ligne du Petit Freud Illustré à l'usage des familles. Car même la psychanalyse, qui s'était donné pour tâche de vidanger l'âme occidentale de ses humeurs de chaisières — œuvre de salubrité publique —, a tellement surchargé de signifiants, bâté de symboles le bourricot nommé Phallus que la pauvre bête en crève. Comme je l'ai entendu dire à un grand musicien d'Afrique : « Vous, les Blancs, vous n'arrêtez pas de parler de sexe mais vous avez le cul tellement bourré de problèmes que vous ne savez même plus le bouger, attraper le rythme et danser, danser, vous envoler, devenir des dieux. » Nietzsche ne disait rien d'autre. Sûr, en tout cas,

que le jour où l'on aura cessé de faire du sexe un enjeu de pouvoir moral, économique, médiatique, audimatique, un instrument de retape du chaland comme on en a fait pendant des siècles un instrument d'embrigadement des cœurs ; le jour où l'on se sera mis dans la tête que le sexe n'est ni un épouvantail, ni une carotte, ni un péché, ni un faire-valoir, mais une luxuriante énergie vitale à notre disposition pour nous faire de beaux états d'âme autant que de beaux bébés, sûr que ce jour-là nous aurons le pied plus dansant et le cul plus léger. Mais ce n'est sans doute pas demain la veille, vu la lourdeur ambiante... et pour en revenir à mon petit tour d'opinions, c'est un fait que, de tous les malentendus qui parasitent la compréhension de l'orgie, c'est de loin celui touchant à cette lancinante question du sexe qui revient avec le plus d'insistance. J'ai pu amplement le vérifier en posant et reposant ici, là et ailleurs ma question.

— Le mot orgie, ça évoque quoi pour vous, mon cher William ?  
 — A wild partouse, of course, mon cher Luigi...

Avec l'accent anglais, passe encore. Ça vous prend même une certaine saveur d'excentricité plutôt gaie. Mais en français, brrh !... Une vraie nuisance, ce mot-là, avec sa rime indécrottablement salace, qui vous rabat l'orgie sur sa contrefaçon la plus douceâtre. Cela ne signifie pas pour autant que tous ceux qui pensent partouse quand on dit orgie se méprennent nécessairement sur l'intelligence du phénomène. Il peut bien y avoir parfois dans les eaux mêlées de l'échangisme quelques frémissements orgiaques. Mais c'est, à coup sûr, réduire singulièrement le sens de l'orgie de ne l'envisager que sous cet angle obtus. Ce qu'on appelle partouse, depuis l'époque où Victor Margueritte a lâché cette perle dans les belles-lettres, suivi de près par Céline, est un effet de mœurs local, historiquement daté, réaction typique à l'éros normalisé, et qui ne saurait se confondre avec l'*allegro furioso* de la pulsion orgiaque, de même que ce que l'on qualifie vulgairement d'homosexualité pour épingle une catégorie de personnes n'est que l'effet d'une norme historiquement datée qui ne saurait se confondre avec la part d'attrance de l'homme pour l'homme, de la femme pour la femme, composante irréductible de notre bagage amoureux.

Soyons clair, il n'est pas question de sous-estimer le rôle majeur, le rôle moteur que joue explicitement ou implicitement l'ardeur du désir sexuel dans la dynamique de l'orgie. Mais il ne l'est pas davantage de faire de l'orgie une catégorie du sexe, même quand le sexe y brûle de tous ses feux : sa *furia* vient *d'ailleurs*, nous emporte bien au-delà, et c'est cette *furia* qui fait l'orgie, non le sexe qui n'est que son mode de

combustion. Il y en a d'autres qui pour n'être pas aussi expressément charnels n'en sont pas moins forts : la liesse, l'euphorie, l'extase, la transe... L'orgie est, à la lettre, *transsexuelle* comme elle est transpersonnelle. C'est bien ce qui fascine les uns et alarme les autres : la folle gratuité du phénomène, sa charge paroxystique qui passe les bornes, efface les différences, casse les rôles, confond les personnes. L'orgie inévitablement *dérange*, comme le montre la vivacité des réactions, dans un sens ou dans l'autre, au seul énoncé du mot. C'est ce qui du reste m'a frappé et, à vrai dire, piqué au jeu en menant mon enquête : cette immédiate réceptivité à la question, la diversité des fantasmes qu'elle éveille, le feu des discussions qu'elle allume. Passé le seuil inévitable des poncifs et des tics d'époque, les passions fusent, attractives, répulsives, votives, agressives... de toute façon véhémentes. Au fond, derrière la cascade des clichés tout le monde sait d'instinct de quoi *ça cause*, à quoi ça touche, de quelles forces obscures de nous-même cela émane. Quant à la disparité des points de vue, elle est à l'image de la disparité des relations que chacun entretien avec ces forces obscures. A l'image aussi du caractère foncièrement polymorphe et ambivalent des phénomènes orgiaques dont le sens et les implications sont effectivement multiples et variables selon les contextes, les circonstances, les époques...

Difficile dans ces conditions de s'entendre sur la définition *impalable* du phénomène. Mais après tout, n'est-ce pas là le propre de l'orgie, son charme climatique, d'être définitivement *indéfinissable*, substance réfractaire à toute assignation à résidence sémantique, nuage de sens, tourbillon d'images. En fait, orgie n'est pas un mot, pas une chose, pas même une idée ; c'est une turbulence, turbulence au sens où l'entendent les théoriciens de la mécanique des fluides : « phénomène chaotique qui apparaît dans certains systèmes en évolution ». Turbulence comme on en voit mille exemples dans le cosmos, l'atmosphère, le vivant, l'humain. Purée galactique, tornade, mascaret, flux génétique, vol d'étourneaux, samba... Turbulence des corps en émulsion, thermodynamique de l'être en surfusion, socio-érotique de l'effervescence, bioesthétique de la dissipation, harmonique des tensions... Les nouvelles technologies de la connaissance n'ont pas fini de nous en apprendre. « Il y a depuis les révélations d'Einstein une sorte de déchaînement, d'ivresse ou de bacchanale mathématique qui doit nous rendre circonspects », écrivait dans les années trente Maurice Maeterlinck avec sa prudence d'apiculteur... La raison euclidienne saisie par la débauche relativiste !... Il y avait bien de quoi affoler les défenseurs du « tout

confort » scientifique. Autant que les corps et la matière, l'orgie travaille la pensée qui, elle aussi, doit compter avec le chaos. Impensable sous le règne du positivisme triomphant, cette part nécessaire du chaos, de l'orgie, fait désormais partie intégrante du nouveau rêve scientifique, comme le souligne Ilya Prigogine, prix Nobel de chimie : « La dissipation d'énergie et de matière — généralement associée aux idées de perte de rendement et d'évolution vers le désordre — devient, loin de l'équilibre, source d'ordre ; la dissipation est à l'origine de ce que l'on peut bien appeler de nouveaux états de la matière. »

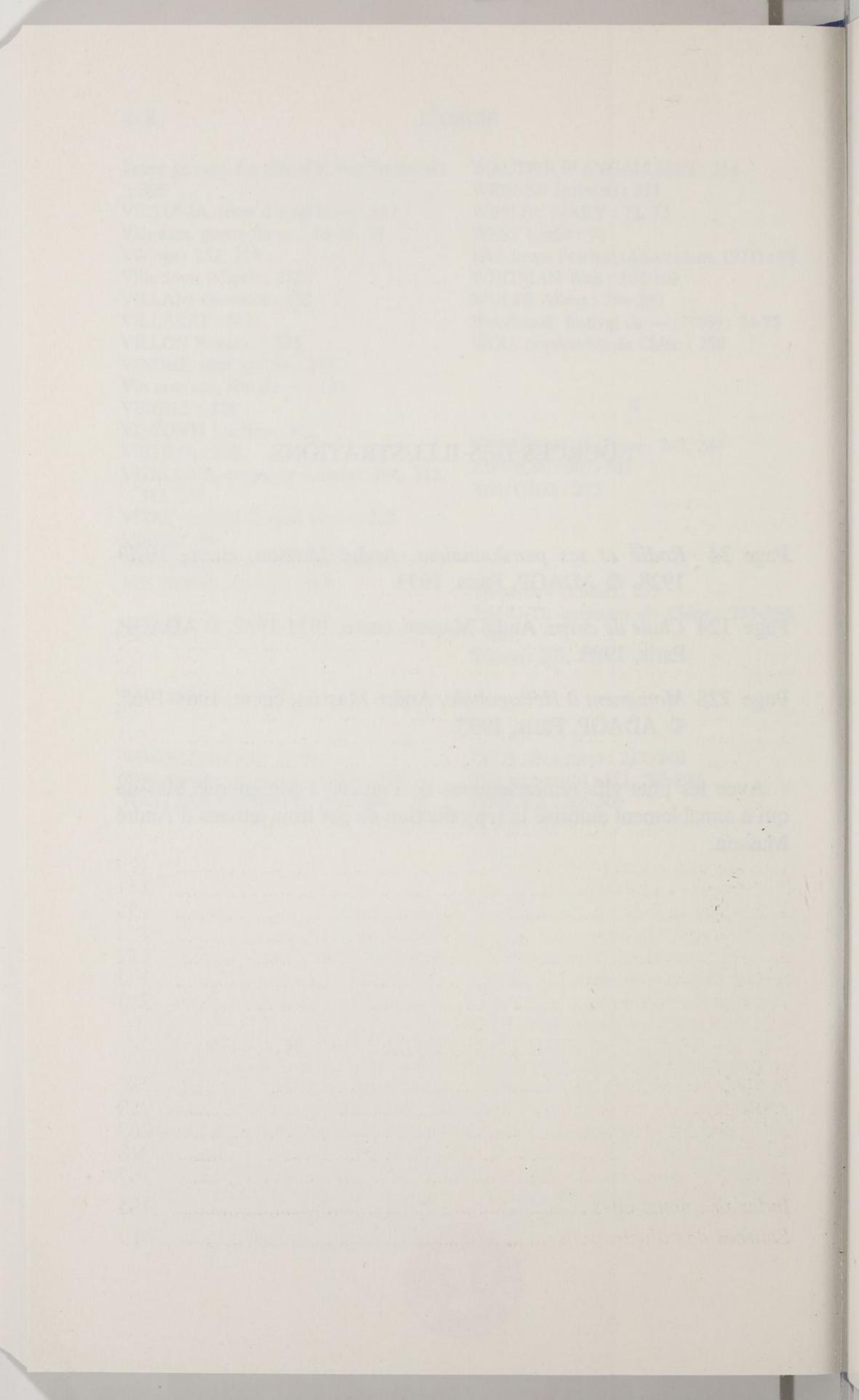
Orgie, « structure dissipative » mise en jeu de ces fameux « attracteurs étranges » découverts par le physicien David Ruelle. Chaos nécessaire, inhérent à l'expansion de la matière, au continuum de la vie, au devenir des mondes. Rupture, désordre inscrits dans le mouvement « ordonné » de l'univers, comme le déséquilibre est inscrit dans l'équilibre de la marche des bipèdes... L'ordre, qu'il soit physique, moral, politique, social, économique, familial, conjugal, personnel ; l'ordre, si constamment fétichisé par les tenants d'une représentation figée de la vie et des choses, n'est jamais, comme le fait remarquer Georges Balandier, qu'un « cas particulier du désordre ». Il n'a de sens, de réalité vivante et prégnante que parce qu'il se découpe sur fond de chaos, chaos immanent à tout processus mouvant et vivant, dont l'ordre n'est qu'une phase. Les situations bien connues d'interrègne, de rupture de régime, de vacance du pouvoir qui reviennent cycliquement dans la vie des peuples nous le montrent abondamment. Ce sont toujours des moments où le chaos reprend ses droits. Les sociétés traditionnelles nous en offrent maintes illustrations d'autant plus caractéristiques que, dans la plupart de ces sociétés, le *facteur désordre* fait partie intégrante de leur vision commune du monde et des mythes fondateurs. Le chaos est pour ainsi dire programmé d'avance, il a sa place reconnue et ritualisée comme telle.

Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple cité par Georges Balandier, ce qui se passait dans les anciens royaumes du Bénin, en Afrique occidentale, quand venait le temps des interrègnes : « Rien n'est plus régulé. Tout semble conduire au chaos... Une formule conventionnelle le dit : *il fait nuit sur le pays*. C'est le temps des ténèbres. Les premiers observateurs étrangers constatent alors le dérèglement des mœurs, la multiplication des vols et des brigandages de toute sorte, en toute impunité provisoire, "comme si la justice mourait avec le roi". Celle-ci réapparaît, d'autant plus contraignante qu'elle avait disparu et, avec elle, toute définition de normes et de limites, lors de l'établissement du nouveau

souverain ; le règne s'ouvre par des déploiements symboliques et des opérations sacrificielles qui montrent que les forces de désorganisation, jusqu'alors libérées, sont désormais maîtrisées. Les ritualisations, par lesquelles se joue le drame du pouvoir vacant, sont toutes conduites selon les principes de l'inversion et de l'hyperbole, de l'excès et de l'irrespect des bornages sociaux. Aux interdits et aux censures, elles substituent la licence débridée ou orgiaque ; au droit, la violence ; au décorum et codes de convenance, la parodie et l'irrévérence ; au pouvoir conservateur d'un ordre, la liberté folle et l'agitation désorientée. Elle impose finalement une certitude : la continuité plutôt que le chaos. Elles entretiennent le désir d'ordre » (Georges Balandier, *Le Désordre*, Librairie Arthème Fayard, 1988). Et cet ordre n'est ordre que parce qu'il tire sa pleine efficace de l'expérience du chaos dont il est un effet, nécessaire à la marche de la société, à son équilibre, à sa santé. Cette mécanique de fond de la vie des communautés humaines, « moteur à explosion » de leur devenir, est observable tous les jours dans le monde actuel dont les bruits et fureurs nous arrivent de partout à l'heure du manger, avec cette particularité que nos civilisations de masse, à la différence de celles de la tradition, ont bien du mal à intégrer à leur conception de l'ordre le paramètre incontournable du désordre qui, du coup, prend les formes opportunistes et sauvages que nous lui connaissons : casse, pillage, terreur, violence erratique, ordinaire barbarie...

Problèmes d'époque plus faciles à énoncer qu'à résoudre, mais le fait est que toute société, tout groupe, tout couple, toute pensée personnelle ou interpersonnelle qui élude, refoule de ses vues idéales la part du chaos nécessaire s'expose aux plus cruelles déconvenues puisqu'il faudra bien tôt ou tard, d'une façon ou d'une autre, que le processus éclate, que la déferlante *passe*. Et la violence du choc sera d'autant plus imprévisible, aveugle, qu'il y aura eu d'entêtement à faire l'impasse sur cet élément incontournable de notre *physis*.

Le génie social, le sens de la communauté, la belle ardeur de vivre, le gai savoir sont du côté de celles, de ceux qui savent reconnaître et se concilier cette part du désordre qui est en eux, en nous tous, comme anguille sous roche, « noyau d'incertitude », composante élémentaire de notre appétit d'être, passage obligé de nos devenirs. N'est-ce pas précisément la vocation de la turbulence orgiaque, qu'elle soit religieuse, festive, passionnelle, ludique, onirique, d'épouser le chaos, d'user de la dissipation pour y puiser « loin de l'équilibre » les forces vives de notre rééquilibre, principe régulateur de notre vitalité ? Sages, en tout cas, les tribus, les nations, les mondes qui ont su, de science innée, et savent



## TABLE DES MATIÈRES

<i>Avant-propos.....</i>	11
I. TURBULENCE	
1. Incitation chromosomique à la débauche.....	52
2. Le tissu charnel des mondes.....	62
3. Le plein pouvoir des sens .....	69
4. Éros, cosmos.....	80
5. La transparence des bas-fonds .....	91
6. Titanic Party .....	96
7. Le vertige des extrêmes .....	102
II. IVRESSE DIVINE, FUREUR SACRÉE	
1. L'orgiasme des profondeurs.....	129
2. Terreur et ravisement.....	141
3. Le cerf qui danse.....	155
4. Printemps de Chine .....	163
5. La grande déesse vivace et ses amants caducs.....	172
6. La mort à l'œuvre .....	192
7. La vie à son comble.....	215
III. LICENCE DU PRINCE, LUXURES DE COUR	
1. Bacchus conquistador.....	236
2. Longue vie au fils du ciel.....	250
3. Imperium, delirium.....	263
4. Borgia, orgia.....	318
5. La fête galante .....	367
<i>Index des noms cités .....</i>	405
<i>Sources des illustrations .....</i>	419